

FIANCÉ !

(Monologue)

Regardez-moi bien tous, je vous prie ; ai-je l'air
D'un être satisfait qui nage dans l'éther ?
Cela se voit ? tant mieux ! ma joie est débordante,
Car j'épouse une femme, une femme charmante,
Exquise, va, oreus, une femme... vraiment,
Pour la bien définir, je cherche vainement
L'épithète qu'il faut ! Et cette créature,
Tendre, délicieuse, et si fraîche et si pure,
Sera ma femme, à moi, grand gourmand, gai viveur !
(Vous me connaissez bien !) Ma chance me fait peur !
Oserai-je, à son bras, m'envoler par le monde ?
Car elle est si légère ! En moins d'une seconde
Avec elle on ferait le tour de l'univers,
On irait jusqu'au ciel, en traversant les airs !
Mesdames, vous riez, vous moquant de ma flamme.
Je suis un pauvre amant très épris de sa dame.
"Les amants, dites-vous, parlent toujours ainsi.
Hors de l'objet aimé, rien dans ce monde-ici
N'a de prix à leurs yeux, rien ne les intéresse :
Il faut les excuser ! c'est une heure d'ivresse
Qui finira bientôt, — je vous entends toujours, —
Le temps sait modérer les trop vives amours !
Non, non, détrompez-vous. Celle que je convie
Aux douceurs de l'hymen, peut remplir une vie.
Figurez-vous un ange, un ange vapoureux
L'été, quand le soleil rend tous les fronts heureux,
Quand les prés embaumés invitent les abeilles ;
Plus tard, quand le raisin ensanglante les treilles,
Elle m'emmènera, gentiment, par la main,
A travers les coteaux. Nous dirons, en chemin,
Des odes à Bacchus, à Cérès, et, que sais-je ?
Nous irons, tous les deux, chercher un peu de neige,
En touristes hardis, sur les glaces géantes ;
Puis nous redescendrons vers les bleus océans.
C'est si bon de fouler le sable fin des grèves,
Lorsque l'âme s'endort au bercement des rêves !
Ma compagne, pour moi, se fera, tour à tour,
Fleur des prés bruit des flots, lumière, chant d'amour !
Mais l'hiver, direz-vous, que deviendra la belle ?
Car elle semble aimer ce qu'aime l'hirondelle :
Voler vers le soleil à travers l'infini !
Ne vous tourmentez pas, elle aime aussi le nid,
L'intime et cher "chez soi," le repas de famille,
Et la veillée auprès de l'âtre qui pétille....
Mais, pardon, je l'oublie, elle m'attend. Je crois
Entendre son appel, au dehors. C'est sa voix ;
Elle me dit : "Viens donc, il fait beau clair de lune ;
Laisse là ce public que ta voix importune,
Viens goûter avec moi le délicat plaisir
De vivre à son caprice et d'aimer à loisir...."
Oui, mesdames, voilà ce que me dit ma belle.
Je ne résiste plus, et je vole auprès d'elle.
Excusez mon départ un peu précipité....

Je ne vous ai point dit son nom ?... la Liberté !

FERDINAND MEILLIER.



LA MAISON DES CHÉRIS

DANS un petit pays perdu au fond
de hautes montagnes se trou-
vait la maison de mon oncle.
C'était une maison blanche
aux volets verts, au joli per-
ron en bois ouvragé, sur-
monté de jasmin de Virginie
et d'une porte en ogive. Un
étroit jardin la précédait, orné d'une pelouse ver-
doyante et de sapins sombres dont les cimes se
mélaient au ciel bleu. Quand j'arrivai près de
cette maison, j'aperçus à la porte deux toutes je-
unes filles et un enfant qui m'attendaient. Ils me
regardaient venir avec impatience, me faisant
signe de loin. C'étaient mes deux cousines Estelle
et Clémence, vraiment grandes pour les quinze et
seize ans qu'elles venaient d'atteindre, et leur
petit frère Pierre que je n'avais vu qu'au berceau.
Sur la laine noire du corsage de mes cousines se
détachaient de fines roses pales, et là bas, accoudé
au perron, j'aperçus leur père, mon oncle, en noir
lui aussi, qui, tout ému, m'attendait.
— Ah !... mon enfant, me dit-il lorsque je fus
près de lui, quelles affreuses circonstances il fallut

pour que tu viennes !... Quelle douleur de pen-
ser que ton pauvre père ne t'accompagnera plus !
— Mon père !... fis-je baissant la tête, et je
sentais mes larmes me monter aux yeux.

— Ta sœur sera ici comme chez lui, ajouta mon oncle
d'une voix grave, et puisque tu l'as perdu, nous le
remplacerons auprès de toi.

Mes deux cousines s'étaient rapprochées, me
prenant chacune une main, et tandis que mon
oncle répétait encore sa phrase d'accueil, le petit
Pierre me tendit son front que j'embrassai.

La soirée se passa infiniment docement au mi-
lieu d'eux quatre. Nous eûmes d'interminables
conversations empreintes d'une grande confiance.
L'on me parla de mes études, de mes aspirations,
de mes goûts, puis l'on m'accompagna jusqu'à une
petite chambre toute blanche, où je me couchai.

**

Les premiers jours qui s'écoulèrent au fond de
cette province perdus furent d'un calme absolu et
profond. Au bout de peu de temps je m'accoutu-
mai si bien à cette nouvelle existence qu'il me
semblait la mener depuis toujours.

Chaque matin les deux sœurs étaient levées
lorsque je descendais, me recevant avec leurs doux
yeux, leurs paroles d'affection. C'étaient entre
nous des conversations d'un tour délicat, d'une in-
timité touchante. Nous avions mille confidences
à nous faire, mille questions à nous poser. Nous
nous informions des moindres détails de notre vie,
trouvant un vif plaisir à descendre ainsi au fond
de nous-mêmes. Bientôt à ces colloques familiaux
ma tristesse s'atténua. Une fois j'allai jusqu'à
m'égayer avec elles.

Nos rires de fraîcheur emplirent tout à coup
toute la maison.

Dans le courant des après-midi, nous primes
coutume de faire de longues promenades. D'or-
dinaire, mon oncle ne nous accompagnait pas.
Seul le petit Pierre courait devant nous, jouant
au cerceau et gambadant par les prés. Nous mar-
chions tranquilles derrière lui, le long des allées
vertes, nous asseyant en de petits bosquets touffus
au bord de l'eau.

Estelle se tenait à ma droite, Clémence à ma
gauche. Déjà Estelle possédait une beauté capti-
vante, des cheveux noirs en diadème sur un front
ovale et blanc. Clémence, plus petite, de traits
moins réguliers, avait des caresses enlaçantes
comme un réseau.

Les yeux d'Estelle luisaient ainsi que des perles
bleues. Non ; plutôt ainsi que ces étoiles de sa-
phir pâle qui pointent au zénith, l'été. Les yeux
de Clémence semblaient des fleurs des champs.

Au fond, j'ignore laquelle j'aimais davantage, et
je crois que je les préférerais l'une à l'autre, selon
peut-être que je me tournais de leur côté. N'é-
taient-elles deux sœurs pour moi d'ailleurs, deux
cœurnettes dévouées et sensibles ? N'était-il pas na-
turel que je les aimasse également ?...

... Plus j'y réfléchis, plus je conçois à quel
point il m'eût été impossible d'établir une préfé-
rence entre elles, de céder à l'affection de l'une,
au détriment de l'autre qui en eût pâti.

Ah !... les bienheureux soirs passés sous la
tiède lumière de leurs regards, alors que Pierre
feuilletait des livres d'images, que mon bon oncle,
gagné par le sommeil, murmurait avant de s'en-
dormir sa phrase habituelle :

— Petits enfants... tenons nous la main dans
la main, et mettons nos cœurs en douceur !

**

Plus je vivais avec eux... avec elles, plus les
liens qui m'attachaient à eux... à elles, augmen-
taient d'attendrissement, de violence.

— Mes chéries... me hasardai-je à leur dire,
voyez combien les plus durs malheurs deviennent
parfois sources des voluptés les plus profondes !...
Si je n'étais venu vous trouver un jour tout désolé
à la suite de la mort de mon père, comment vous
eussiez-je connues ?

Elles convenaient qu'en effet, sans cette grande
infortune qui m'advint, nous ne nous serions peut-
être point connus ; que notre joie actuelle ne fût
point née.

A cette idée, elles se rapprochaient de moi fris-
sonnantes, et je sentais à la promenade leurs chers
bras me f.ôler plus étroitement.

Moi aussi, je les serrais plus fort sur ma poitrine
chaque soir en les quittant. Ce mot "mes ché-
ries !..." devenait décidément ma façon de les
appeler, je le répétais amoureusement le long des
ténèbres de l'escalier... très bas... très bas :
Mes chéries !... Mes chéries !... et elles, par
candeur badine, me tendaient en secret le bout
de leurs doigts, que je baisais.

**

Soudain, un jour, de grands voiles qu'on m'avait
noués autour de la figure s'envolèrent.

J'étais dans ma petite chambre blanche à tra-
vailler, quand j'entendis à la porte de légers tapo-
tements discrets que je connaissais.

J'allai ouvrir.

Chose curieuse, ce fut Estelle seule qui entra.
Clémence ne l'accompagnait pas. Où était-elle ?
Pour la première fois je ne voyais pas les deux
sœurs ensemble.

Malgré son air de décision extraordinaire, ma
jeune cousine paraissait troublée, et comme je lui
demandais ce qu'était devenue sa sœur, elle me
répondit d'un ton presque sec qu'elle n'en savait
rien ; qu'au surplus, il ne s'agissait pas de Clé-
mence, ce jour là.

A ces paroles singulières, je la contemplai sans
comprendre ; puis, la prenant affectueusement par
la main, je la menai vers la fenêtre où je lui de-
mandai de nouveau ce qu'elle avait fait de Clé-
mence, ce qu'il y avait ?

— Il y a... je ne pourrai jamais vous le dire,
mon cousin... dit-elle.

— Dites quand même, Estelle... insinuai-je...
Vous savez bien que nous n'avons plus rien de ca-
ché entre nous.

— Oh !... dit-elle... je crois bien que je vais
briser quelque chose... si je l'avoue.

— Avouez et ne craignez rien... murmurai-je
encore.

— Il y a... vous ne le répéterez jamais, sup-
plia-t-elle mains jointes... Vous jurez... Il y a
que je vous aime sans doute, car je veux me ma-
rier avec vous !

Juste comme elle finissait sa phrase... dans
un très court moment de silence qui suivit...
(j'étais stupéfait, plutôt consterné... ah ! je pleu-
rais... oui, je crois que j'étais ému)... tout à
coup, voilà que j'entendis un étrange bruit au
fond de la chambre.

— Ciel !... s'écria Estelle... Clémence qui
est tombée derrière la porte !... Elle écoutait...
elle écoutait...

— Quoi ? Que signifie ?... m'écriai-je.

— Elle écoutait... répéta-t-elle désespérément.

Et elle s'enfuit à moitié folle, éperdue, tandis
qu'ainsi qu'elle l'avait dit, derrière la porte, dans
le couloir, je trouvais la pauvre petite Clémence
évanouie.

**

Quelques jours après, lorsque les deux sœurs
furent un peu revenues à la santé et à la raison,
je résolus de les prendre à part et de leur parler.
Mais vraiment, tandis que je les promenais à mes
bras dans l'étroit jardin de sapins verts, je ne
sentais plus le tendre lien de jadis entre elles,
mais une sorte de frontière vivante entre leur
jeune et déjà féroce rivalité.

Dites-nous... paraissaient répondre les petites
obstinées à tous mes conseils, dites-nous à tout
prix, coûte que coûte, entendez-vous bien, cousin,
qui vous préférez de nous deux ?

— Est-ce moi ?... demandaient instamment
les yeux d'étoiles bleues d'Estelle... C'est moi,
n'est-ce pas ?... ajoutaient-ils penchés de mon
côté et laissant retomber leurs paupières.

Aussitôt dans leur candeur de fins myosotis, les
yeux de Clémence reprenaient passionnément :

— C'est moi !... c'est moi !... et vous ne me

laissez plus mourir de douleur en le niant !...

— Fi !... les méchantes, ripostai-je désolé, les
méchantes qui se plaisent à profaner le grand
amour que j'ai d'elles. Êtes-vous donc en âge de
vous marier, cruelles ?... Pourquoi vouloir me